

J'arrivai chez Marje qui me fit asseoir sur son somptueux canapé.

Elle claqua des mains et son esclave apparut ; voûté, bien en chair et velu, il arborait un lange baillant, laissant entrevoir son entre-jambe.

De son ton le plus péremptoire, elle lui ordonna :
Habille-toi et va acheter du thé vert pour Julia.

Je me laissais tomber dans le fauteuil ; je soufflais d'épuisement.

Il me reste encore quelques semaines, je ne pourrai plus monter ces quatre étages. Cela devient trop pénible.

Tu m'appelleras et je descendrai chercher les colis. Installe-toi confortablement en attendant que les filles finissent.

D'une voix étranglée, j'ajoutais :

Mais je ne les verrai plus pendant plusieurs mois !

Tu reviendras plus tard, avec bébé. Tu verras, elles l'adoreront !

Le petit paradis de Marje, n'avait pas de nom. Le décor était exotique. Un perroquet se promenait sur une corde tendue entre deux pièces en cancanant du Piaf ; des rideaux de perles séparaient celles-ci, dévoilant en pointillé des corps de femmes se rhabillant.

L'esclave revint tout habillé, il m'apporta une tasse de thé me gratifiant d'un sourire obséquieux ; ambigu. Je ne le connaissais pas. Ce devait être un nouveau. En général, ils ne tenaient pas longtemps chez Marje. Je le remerciai sèchement et attendis avec patience l'arrivée de mes fidèles clientes.

Je savourais mon thé quand les clients arrivèrent. Le premier écarquilla de grands yeux et s'assit le plus loin possible de moi. Sa gestuelle, soudainement hésitante, montrait assez clairement qu'il trouvait ma présence déplacée en ce lieu. Indifférente, je lui dis bonjour, en souriant et en prenant mes aises.

Un deuxième client entra et me fixa d'un regard concupiscent. Il s'assit à mes côtés, très proche et me dit à voix basse :

Dans votre état, vous devriez cesser ce genre d'activités. Mais je suis preneur et n'ayez crainte, aujourd'hui, je serai doux.

J'écarquillai les yeux, incrédule et sans voix.

Il ajouta :

Les clients doivent être moins nombreux ces derniers temps !

À la fois flattée et embarrassée, je lui souris et comme un rempart, je lui glissais sous les yeux l'un de mes petits sacs en papier blanc tout en lui faisant l'article :

– Je suis vendeuse de préservatifs ! Pour 20 Euros, je vous offre un paquet de 144 capotes, un gel lubrifiant à base d'eau pour peaux sensibles, des tampons spéciaux pour être actif même pendant les règles et pour vous amuser. (Je sorti le produit du sac) un phallomètre avec une légende qui n'est pas très gentille d'ailleurs

Avouez que c'est une bonne affaire !

Il eut un petit geste de recul et répondit

Je suis un homme marié, vous comprendrez que je ne peux décemment pas rentrer chez moi avec des préservatifs !

Vous n'avez qu'à les laisser en dépôt ici. Ce seront les vôtres. Une manière de vérifier vos performances, lui dis-je avec aplomb.

Le premier client se rapprocha. Sans doute le remords de m'avoir mal jugée, il entama la conversation. L'esclave se joignit à nous également.

Alors, fille ou garçon ?

Garçon !

C'est pour quand ?

D'ici deux mois – je commence à être fatiguée. J'ai malheureusement beaucoup grossi

L'un d'eux s'empressa de me rassurer :

Vous êtes superbe. Belle, généreuse, douce et infiniment souriante !

Ces gentillesse m'encouragèrent et pendant quelques instants, j'oubliai que je me trouvais chez Marje, la maison sado-maso la plus cotée de la ville.

Avez-vous déjà un nom ?

J'hésite encore ; auriez-vous des idées ?

Mathieu, l'un des apôtres du Christ

Moi, j'aime Bernard, je trouve que ce nom a du caractère !

En tout cas, soyez ferme avec lui. Laissez-le pleurer et n'allez pas le prendre dans vos bras dès les premiers cris. C'est ainsi que j'ai élevé mes 3 enfants

Avez-vous des filles ou des garçons ? le questionnai-je.

2 filles et 1 garçon. Tous de brillants jeunes-gens !

Eh bien moi, je pense nommer mon fils David !

Un silence se fit entendre, les trois hommes me dévisagèrent un instant.

L'un d'eux s'approcha de moi et me dit :

Comme le Roi David ?

Je lui souris.

À quatre, autour de cette petite table, entourés d'un perroquet, de tableaux sado-maso, de fouets et martinets accrochés aux murs nous portions un toast à l'avenir.

Le temps était suspendu et j'adorais cela !

Les filles nous rejoignirent. Ayant droit à une pause, elles vinrent m'embrasser et s'extasier devant mon ventre arrondi. Mes formes présageaient un bonheur palpable, presque immédiat. Marje prit mon téléphone et immortalisa ce moment en photo.

Je savourai ces minutes, le retour à la réalité n'allait pas tarder.

Vendredi soir, le dîner familial.

J'arrivai au diner sabbatique chez mes beaux-parents avec quelques minutes de retard. La ponctualité étant l'un des fondements de leur éducation, le dîner avait donc commencé et je me glissai silencieusement aux côtés de mon mari.

Autour de la table se trouvait une quinzaine de personnes dont le Rabin Levy, récemment veuf et cherchant une nouvelle épouse.

Ma belle-mère Esti s'était mis en tête de remarier sa mère au Rabin, ainsi, elle s'en débarrasserait et monterait en grade en devenant : « la belle-fille du rabbin ».

Mon retard marquait une dissonance dans cette famille religieuse, convaincue d'être bien sous tous rapports. Cela pourrait compromettre ses plans d'entremetteuse.

Violette, la grand-mère me lança un bref regard accompagné d'un sourire bienveillant.

À la perte de son mari, Violette, la reine de la nuit, n'avait eu d'autre choix que d'accepter l'offre d'hébergement de sa fille sous condition de se plier aux règles de la religion. Sa vie colorée était devenue monocorde dont seul, ses yeux bleu-violets montraient encore et en ce moment, de la résistance.

Elle venait se réfugier chez Simon et moi dès qu'elle le pouvait. C'était un double plaisir de la recevoir car outre celui de l'accueillir, je prenais un malin plaisir à l'inviter déjeuner dans un restaurant dont la spécialité culinaire était la côte de porc. Depuis son emménagement chez sa fille, ce plat non casher lui était devenue particulièrement savoureux et à chaque bouchée, je l'entendais murmurer « vengeance ».

La voix stridente de ma belle-mère prononçant mon nom, me ramena à la réalité.

« Julia s'améliore, mais elle a encore un long chemin à parcourir ».

Je n'avais pas saisi ce dont elle m'entretenait, j'étais toujours au restaurant avec Violette savourant notre vendetta commune.

Je lui souris en lui demandant de quoi était-il question ?

De ton savoir-vivre !

Je ne comprends pas ?

Au tout début, tu arrivais quand même avec plus d'une heure de retard, non ?

Je niais tout en bloc, sachant que cela ne changerait rien à la discussion qui s'entamait

En plus, tu as la mémoire courte, ça promet !

À ce moment, je me fis une promesse, son futur petit-fils l'appellera « Bobonne » ou « Mémé » et mangera du lard au petit déjeuner.

Le Rabin Levy, murmurant dans sa longue barbe blanche vient à mon secours :

Je suis moi-même très souvent en retard et ce n'est qu'en me faisant violence que j'arrive à l'heure. Je me dis que la mort se lassera de m'attendre et qu'elle ira voir ailleurs, hahaha !

Je lui souris, c'était charmant mais néanmoins déplacé pour quelqu'un qui venait d'enterrer sa femme et en cherchait une autre.

Mon téléphone vibra, j'avais oublié de l'éteindre. Je me levai rapidement, espérant que l'on ne l'entendrait pas.

J'entrais dans le bureau d'Esti qui servait de chambre à Violette. Cette dernière me suivit de près et me dit :

Elle ne se bonifie pas avec l'âge !

Comment supportes-tu d'être ici ? Tu es obligée de porter cette perruque ridicule, (je la lui ajustai sur sa tête) et ces robes de vieille ?

Je n'ai pas le choix, tu le sais bien. Soit c'est ici en respectant ses règles, soit ce sera en face, dans cet ignoble « home de vieillards »

Tu es bien trop jeune pour cela ! Je suis désolée de ne pouvoir t'aider. Raymond ne t'a vraiment rien laissé avant sa mort ?

Il était comme moi, un rêveur. J'ai hérité d'une malle comprenant tous ses espoirs. Une dizaine d'objet, dont un Picasso ; un Stradivarius, des statuts d'ébène représentant des rois africains. Comment ne pas aimer un tel poète ! Il me les avait laissés en espérant qu'un jour, ils me mettent à l'abris du besoin. Hélas, les experts en assurance ont déclaré que cela ne valait rien !

Tu sais que tu peux venir chez nous autant de fois que tu le souhaites. Simon t'aime et moi aussi ! Et puis, tu pourras raconter les mille et une histoires de Raymond à notre bébé.

Elle entrouvrit les rideaux et me fit un signe de regarder dans la maison d'en face.

Une vieille femme a l'air majestueux, une couronne de papier sur la tête regardait en boucle « La Rose Pourpre du Caire ». C'était la scène où Tom Baxter sort de l'écran à la rencontre de Cecilia et où tous les espoirs sont permis.

La vieille femme se retourna vers nous et mima de ses lèvres : Je vous bénis.

La soirée touchait à sa fin et j'avais hâte de rentrer.

Esti, pincée comme à son habitude, esquissa un baiser mais s'adoucit en regardant mon ventre rond, garant de la perpétuité du nom. Je le savais bien, Esti espérait en faire au minimum un Rabin. Elle pouvait toujours rêver.

Dans la voiture je demandais à Simon s'il avait passé une bonne soirée.

Toutes ces bondieuseries sont insupportables. Et quand je pense que nous allons faire le même cinéma chez tes parents demain.

C'est quand même plus sympa chez mes parents. Au moins eux ne t'attaquent pas.

Des reproches ? Répondit Simon en souriant

À peine. Mis à part le fait que ta mère est souvent désagréable à mon égard, et que tu ne dis jamais rien. Tu ne l'as pas remarqué ?

N'oublie pas que c'est à cause de toi que j'ai coupé mes papillotes et ne respecte plus rien.

J'imagine que tu voulais dire grâce à moi, non ?

Oui, grâce à toi !

La voiture roulait tranquillement quand les premières contractions se firent sentir, les eaux étaient rompues. Cela me semblait bien trop tôt, j'étais à la fois excitée et anxieuse.

Simon pris la direction de l'hôpital.

Tout se déroula très vite. Je fus emmenée dans la salle d'accouchement ; une infirmière et un docteur m'accueillirent, puis le bébé se présenta et la douleur devint immense.

Mon bébé était mort-né.

Je tentais de rembobiner ces dernières heures, quand il n'y avait que le bonheur au rendez-vous et j'essayais de l'étendre jusqu'à moi, de réécrire ce dernier moment, en vain. Je suis ici, maintenant et mon enfant n'est plus.

Je cherchais les bras de Simon, mais il s'était effondré et ne put s'approcher.

On m'administra un calmant.

Deux jours après le terrible évènement, j'ouvris les yeux. Simon anéanti, me serra la main, me dit que tout ira bien et qu'il devait partir préparer les funérailles de notre enfant qui avait lieu le jour-même.

Ma mère, toute petite et menue, arriva avec son sourire doux et ses yeux empreints, comme toujours, de tristesse, reflets de tous ses regrets, de ses craintes et de tous ses deuils.

Ma chérie, je sais que tu es dévastée, mais ça va aller. Pleure pour l'instant, pleure et ne t'arrête pas.

Je ne voulais pas de compassion. Je souhaitais qu'elle me malmène et m'exhorte à me lever. Tiens, j'aurais eu besoin d'Esti maintenant.

Mais son regard doux et empli d'un amour infini, me fit esquisser un sourire et je l'embrassai.

La porte d'entrée s'ouvrit et Esti entra. Elle était anéantie. Elle me tint l'autre main et se mit à sangloter à chaudes larmes. J'avais presque envie de la reconforter.

Julia ma chérie, je suis de tout cœur avec toi. En tant que mère, je m'imagine la peine qui est la tienne. Je suis là, à tes côtés et nous surmonterons ce drame. Ah, j'avais de si grands projets pour lui ! Je m'imaginai déjà être grand-mère ! Tenir

ce petit être dans mes bras et lui apprendre la vie. Il aurait été mon roi, ma descendance. (Un spasme lui étrangla la voix quand elle ajouta) : Et tu l'as perdu !

Ma mère saisit mes mains et les porta à ses lèvres, et dans une prière presque inaudible me dit : « Ne l'écoute pas ma chérie, elle ne sait pas ce qu'elle dit »

Esti en pleurs continua :

Je n'ai pas toujours été tendre avec toi, je m'en excuse. J'étais si fâchée que Simon t'ait choisie, je pensai qu'une jeune fille de notre milieu lui conviendrait mieux, mais l'amour ne se commande pas et c'est avec toi qu'il a décidé de faire sa vie. Avec le temps, j'ai appris à te connaître et nous nous apprécions mutuellement.

Les larmes coulaient sur nos visages, mes rêves de mère et les siens de grand-mère étaient brisés.

Ma mère intervint doucement :

Esti, allez ça suffit. Vous allez certainement vous remettre de votre peine, il faut laisser Julia se reposer maintenant.

Et dans un murmure à peine audible, ma maman répéta encore : je t'en prie, ne l'écoute pas, elle ne sait pas ce qu'elle dit.

Mon état ne me permit pas de me rendre à l'enterrement et je dus attendre quelques mois avant d'aller découvrir l'endroit où mon enfant était enterré.